

Christiane

Souvenirs d'enfance de Jean-Louis GAZAIX

CARPE DIEM

Je vais vous parler d'un souvenir qui se situe en 1970. Nous sommes au printemps. J'ai treize ans. Je suis petit rat à l'Opéra de Nice.

C'est un samedi matin.

Le Maître de ballets nous a demandé de venir pour les répétitions du gala de fin d'année et de l'assister dans les cours précédents avec les plus petites.

Nous, c'est un groupe de quatre filles et moi, je suis le seul garçon de l'ensemble des cours à cette époque. Nous sommes un groupe d'adolescents très liés, qui jouent et discutent ensemble depuis toujours.

Ce jour là nous avons décidé de venir plus tôt pour répéter un peu entre nous. Nous nous connaissons depuis l'âge de six ans, la moitié du temps que nous avons déjà passé sur cette planète, nous nous sommes habillés et préparé dans les mêmes loges, vécu joies et peines au quotidien, il n'y a aucune différence entre nous, nous sommes frère et sœurs.

Il est tôt ce matin de juin. Je marche le long du quai des Ponchettes, la Méditerranée est d'huile et vient lécher la plage avec ce doux murmure des galets qui roulent au ressac. Il y a peu de voitures qui circulent et le soleil du matin inonde la baie des anges d'une lumière douce et brillante. L'air est léger, frais avec une faible odeur d'iode.

Une impression de calme et de bien être plane. Une de ces journées dont vous savez à l'avance qu'elle sera bonne et heureuse.

En approchant de l'Opéra j'aperçois, Christiane, Emilie, puis Brigitte qui entrent par la porte de la conciergerie.

Pour entrer dans l'Opéra à cette époque, il y a une porte avec un sas. Non pas un sas comme dans les banques à l'heure actuelle, mais simplement une isolation du monde extérieur, par un jeu de deux portes et d'une chicane vitrée. Isolation physique pour le son mais aussi symbolique, ici le monde de dehors n'existe plus. Comme disait, notre gouvernante, Madame Paviola : "ici dedans, vous n'êtes plus dehors !". Phrase au combien naïvement souriante mais plein d'un symbolisme fort de la coexistence de deux univers.

Je pousse un peu le pas pour les rejoindre. Une fois à la conciergerie, toutes mes sœurs sont là, Christine, Christiane, Brigitte, Emilie et l'ensemble des petites du cours primaire.

Nous nous habillons, il ne faut pas trainer. Madame Paviola songe toujours à notre bonne conduite.

Il y a un ordre immuable : nous regagnons nos loges respectives, qui nous ont été allouées en début d'année. Là nous sommes responsables de la propreté des lieux. Nous devons nous préparer pour le cours, puis faire nos devoirs, réciter nos leçons

Alors, nous avons le droit d'aller nous amuser en attendant d'aller en cours.

Mais ce jour là est un jour d'exception. Pas de devoir ni de leçon et nous sommes un samedi matin, dans l'ambiance d'un opéra qui se prépare pour la représentation du soir. Madame Paviola est perdue en longue conversation avec madame Marcelle, la concierge, qui est en train de mitonner un bon *estocaficada*. C'est ainsi que ce jour là nous sommes plus libre.

Nous sommes allés en cours avec le Maître qui nous a confié deux groupes à faire travailler pendant une demi-heure, tandis que lui s'occupe des "moins expérimentés". Nous avons alors pris notre rôle avec tout le sérieux qui convient à cette responsabilité et accompli notre tâche. Puis le cours a repris son rythme.

Les petites sont en cours avec le Maître qui nous a donné relâche.

Des choristes répètent dans la salle de la "rotonde". Seule la scène est libre, mais nous risquons de nous faire renvoyer par les machinistes qui travaillent sur les décors. Où aller alors pour travailler ?

Je ne me rappelle pas laquelle lance de jouer à la cachette, mais l'approbation est unanime et nous nous envolons tous comme des moineaux dans le dédale des coulisses de l'Opéra.

Nous courons alors un peu partout. Le long des grands couloirs circulaires de l'arrière salle, les grands escaliers du hall, dans les cintres, dans les sous-sols de la scène. Contournant ces grandes roues de bois autour desquels les filins s'enroulent pour lever quinze mètres plus haut un rideau, une tenture. Les plus téméraires franchissent un praticable et les plus folles vont vers les toits ou dans la salle.

L'Opéra vibre en activité mais, endormi, il nous appartient.

Il faut prendre un instant pour comprendre cette ambiance.

Un opéra est fait pour vivre quand son sang, le public, circule, dans les lumières et des fastes de la nuit, lorsque toute l'armée des maîtres du rêve travaille au spectacle. Illusion d'une soirée !

Un opéra est un lieu magique et mystérieux où tout peut se produire et surtout le plus beau.

C'est un vaisseau de pierre magnifique qui vous permet de s'envoler pour un soir sur les vagues de la musique, du chant et de la danse.

Vide, le jour, avec des magiciens qui ne sont plus que des techniciens, des personnages d'opéras qui ne sont que des choristes, la magie du lieu devient encore plus palpable.

Lieu de charme un instant endormi, attendant les alchimistes et officiants qui réveilleront le chant des fées et les lumières des lucioles, dans ce rituel destiné à emmener le public dans un voyage improbable, en dehors du temps et des contraintes de l'illusoire réalité du dehors.

Ils viendront ici tous animés du même désir d'oubli, ils vont se réunir du parterre au poulailler dans un seul élan qui les rendra tous égaux dans cet instant. Ils vont rire, pleurer et être éblouis ensemble.

Le voici en sommeil mais pas désenchanté et attendant que l'on réveille les fées.

Le voici ce matin où la lumière traversait les persiennes rayant l'air chargé de particules étincelantes. L'odeur de cette poussière, mélange de colophane et de bois, si particulière à ce type de lieux.

Cette fine matière qui empli l'espace, brillante, dansant dans l'air comme de la poudre d'ange. La lumière est palpable, on voit son trait embrasser les objets, les contourner et continuer son chemin jusqu'au sol ou sur un mur.

Cette lumière est ma "madeleine". Dense et contrastée, elle inonde ma loge et la strie de violentes touches lumineuses.

Car c'est là que je me suis caché. Dans ma loge.

C'est une pièce double qui fait l'angle du bâtiment, la cloison entre deux loges ayant été partiellement abattue. Il y a un piano dans le retour condamnant la seconde porte. Et le restant de mur offre de multiples recoins.

Si l'on regarde à travers ces persiennes, éternellement fermées, on aperçoit d'un côté la mer, la promenade des anglais, de l'autre, la rue de l'"Opéra", qui est une petite ruelle où les décors entrent et sortent de l'édifice.

Je me suis regroupé dans l'ombre du piano et j'écoute. Les rires, les bruits de pas dans les étages des coulisses, au loin les pianos et les choristes qui répètent, les machinistes qui s'activent.

J'entends courir dans le couloir, derrière moi, derrière la porte condamnée.

Je retiens mon souffle.

La porte s'ouvre.

C'est Brigitte ! C'est elle qui s'y colle. Je la vois dans le miroir en face de moi. Je suis dans l'ombre et les reflets dans les glaces sont éblouissants. Elle ne me voit pas. Elle repart.

Je sors de mon coin.

La porte s'ouvre violemment. Trop tard je ne peux plus rejoindre mon refuge.

Je suis penaud. Christiane émerge.

Elle me prend par la main et nous rejoignons ma cachette. Elle ne dit seulement que : "chut ! Tais-toi".

Brigitte ouvre de nouveau la porte.

Elle ne voit rien et s'en va. Christiane et moi sommes enlacés dans le recoin derrière le piano.

Sa jeune poitrine est collée contre la mienne, je sens son cœur, le mien va éclater si ce n'est déjà le cas. Son souffle dans le mien rapproche nos lèvres. Nos regards l'un dans l'autre nous conduisent à un premier baiser, suivi d'un autre, puis ...

Gestes incertains, gaucheries, maladresses d'enfants apprenant l'amour, autant d'hésitations qui embellissent le chemin de la découverte. Le contact de sa peau sur la mienne pour la première fois, son parfum et la douceur du moment nous enivre. L'instant d'avant encore frère et sœur nous voici devenir amants.

Nos deux corps enlacés roulent doucement vers le centre de la pièce et de la lumière qui strie nos corps.

Mutation de la chrysalide au papillon, voici deux adolescents devenant le plus naturellement du monde deux adultes.

La magie du lieu nous vient en aide. Le chant des fées est incarné par les répétitions des choristes, les volutes de poussière de colophane qui virevoltent dans les rais étincelants, font jouer la lumière qui danse. L'alchimie peut opérer. Nous sommes hors du temps, hors du monde.

Le Vaisseau de pierre, ce jour là, c'est élané un instant avec nous, et pour nous, et nous a invités à un voyage initiatique de son secret.

Cinq minutes, une demi heure, plus ? Moins ? Je ne sais combien de temps a duré cet instant. Il résonne en moi depuis quarante ans et il y est gravé pour l'éternité.

Mon cœur est toujours chargé de cette émotion et de l'image de son corps étendu dans les rayons des persiennes, de son regard, de son sourire.

Je tenais à vous faire partager le souvenir d'un de ces jour si merveilleux où tout est au rendez vous.

Quel en serait la morale ?

Aucune, si ce n'est "de profiter de la beauté de chaque instant".

La vie est belle !

